

"Vivre en bourgeois et penser en bohème"

Autor(en): **Rochebin, Darius / Fattebert Karrab, Sandrine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2013)**

Heft 42

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831659>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Vivre en bourgeois et penser en bohème»

Chaque soir à 19 h 30, Darius Rochebin s'invite chez les ménages romands avec ponctualité depuis plus de quinze ans. Modeste malgré sa popularité, il parle à bâtons rompus de son succès, de son métier et de son enfance.

Impeccable dans son loden noir, Darius Rochebin s'avance, la main tendue, souriant. Fidèle en un mot à l'image que renvoie de lui le petit écran. Seul détail que la caméra ne réussit pas à capturer: son regard espiègle, presque jubilatoire, celui du premier de classe venant de jouer un bon tour à son professeur et qui sait qu'il ne sera pas démasqué.

L'école, justement, reste l'un de ses meilleurs souvenirs d'enfance, avec les colonies de vacances. «Comme j'ai été élevé en fils unique, dans un cercle assez fermé, l'école me donnait l'occasion d'avoir une expérience sociale», précise le journaliste. Meilleur dans les branches littéraires que scientifiques, il grandit à Genève, entre un papa assistant en pharmacie, d'origine iranienne naturalisé, et une maman valdo-neuchâteloise, mère au foyer. Assez logiquement, vu l'amour qu'il porte à l'école, il rêve alors de devenir... enseignant. «J'avais aussi des visions plus imaginaires: être président, policier... Ou pape, mais comme j'allais à l'École protestante, c'était plutôt mal parti!» Sans compter son détachement vis-à-vis de la foi.

A le voir aujourd'hui si sage derrière son pupitre, on imagine mal le petit prince du 19:30 en adolescent rebelle. «Je l'étais un peu, mais pas énormément. J'ai fait des bêtises comme tout le monde: jeté des poubelles par la fenêtre et lâché un cochon dans l'école, histoire de semer le désordre. Ce genre de choses...», raconte-t-il d'un air entendu.

A 46 ans, le Genevois semble comblé. Mais ne le lui dites surtout pas, de peur de faire fuir son bonheur: «Ce mot ne me va pas. Chaque matin, en quittant ceux que j'aime, je me dis que je ne les reverrai peut-être pas. C'est un peu noir, je sais. Mais les blessures inattendues ont beaucoup marqué ma vie. Tout est si fragile, comme dans le registre des amours, d'ailleurs... C'est peut-être aussi de la superstition.»

La France vous a nommé chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres, en 2011. Vous êtes par ailleurs extrêmement populaire auprès des Romands. Comment faites-vous pour ne pas attraper la grosse tête?

Je sais que tout est très fragile dans la vie. Les succès comme les échecs ne durent pas. Je relativise donc très facilement les bonnes et les mauvaises choses. Par expérience, je sais que tout peut basculer assez vite. Raison pour laquelle je soigne autant les petits détails dans mon métier. En me levant le matin, je pense à la chance de ne pas être en chemise d'hôpital, errant avec un porte-perfusion.

Mais vous l'avez eue?

Non. Ma mère m'a appris à me méfier. Une même personne peut vous faire un compliment le matin et avoir une arrière-pensée négative le soir. Ma mère venait d'un milieu très défavorisé: sa propre mère était originale et s'était vu retirer sa garde.

La flagornerie des autres, ça vous fait rire, ça vous agace?

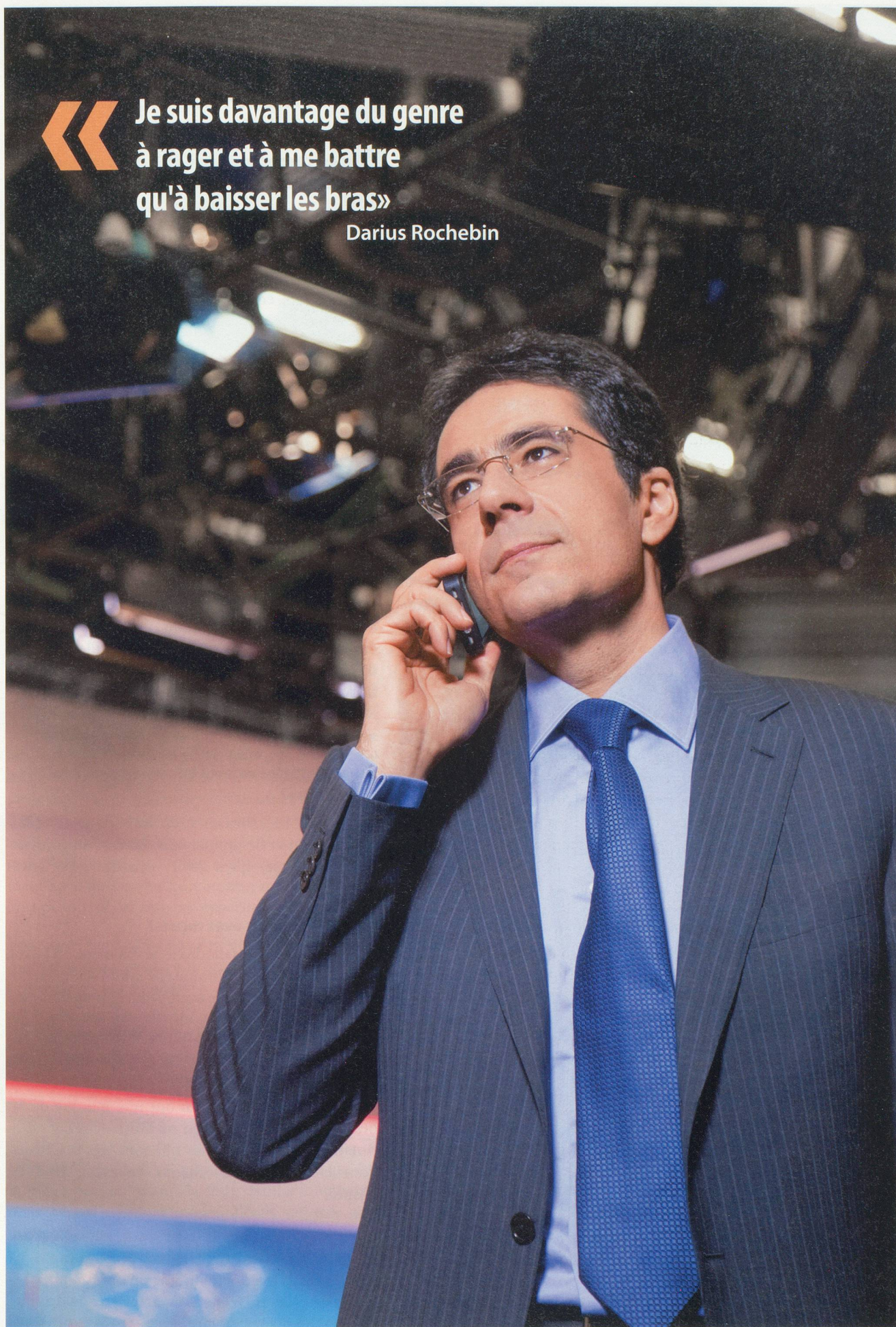
Ça me fait sourire! Surtout, je n'y attache pas beaucoup d'importance. Une pensée de Diderot dit, que ce soit dans l'amour ou dans la haine, les extrémités sont rares. Dans la vie aussi, il est rare que quelqu'un vous adule ou vous exècre avec constance.

Vous êtes le chouchou des téléspectateurs. Dans le privé, comment vivez-vous cette notoriété?

Très naturellement. Vous savez, la télé offre une notoriété particulière. Il n'y a pas l'aspect émotionnel que peut susciter une star de cinéma ou un chanteur: on n'est qu'un journaliste. Un jour, un papa m'a agrippé par le bras, m'a obligé à me

« Je suis davantage du genre
à rager et à me battre
qu'à baisser les bras »

Darius Rochebin



Wolfdieter Jentsch

retourner et a dit à son fils: «T'as vu, c'est lui qui est à la télé!». Sinon, les réactions sont très bon enfant.

Vous présentez le Journal du 19:30 et Pardonnez-moi depuis respectivement plus de quinze et dix ans. Quel est le secret de votre longévité?

Je suis passionné par ce que je fais et je ne considère jamais les choses comme acquises. Donc, chaque matin, je sais que je dois faire mes preuves. Il est important d'être volontaire et prudent. C'est comme chez le médecin, ce n'est pas parce que vous êtes son patient depuis vingt ans que vous ne jugerez pas grave une erreur de diagnostic la vingt et unième année!

Avez vous eu l'envie de tenter votre chance en France sur une grande chaîne ou vous a-t-on fait des propositions dans ce sens?

Pas vraiment. Dans le journalisme, l'attache nationale est assez importante.

Avez-vous parfois eu envie de jeter l'éponge?

Non, jamais. En cas de déconvenue, je suis davantage du genre à rager et à me battre qu'à baisser les bras.

Et si tout s'arrêtait demain, que feriez-vous?

Je vis toujours avec cette idée, mais sincèrement, je ne sais pas.

Quel est l'aspect qui vous plaît dans le journalisme et celui qui vous énerve?

Ce qui m'attire le plus, c'est de me sentir embarqué dans l'actualité, de me sentir partie prenante, même si un journaliste doit toujours se souvenir qu'il est observateur, et pas acteur. Quand on couvre une élection, en Suisse ou ailleurs, il y a tout de même un côté très excitant. On vit un peu par procuration. Le mauvais côté, c'est que vous êtes quand même le larbin de l'actu. Impossible de laisser son portable éteint le week-end!

Ce mois, votre petite fille Maïa souffle ses 3 bougies. Qu'est-ce que la paternité vous a apporté?

L'affection d'un enfant, évidemment. Le bonheur de rentrer et d'avoir un enfant à embrasser, même si elle dort souvent à mon retour du bureau... Cela m'aide aussi dans mon métier. Sans elle, je verrais certaines thématiques d'un autre œil, ne serait-ce que le problème du nombre de places en crèche. Car malgré tout, on perd un peu contact avec les nouvelles générations. C'est aussi la variété des expériences, alterner la vie de famille avec celle de «célibataire». Je ne sais plus qui disait qu'il faut savoir prendre une heure de vacances chaque jour. Marcher, papoter avec mes potes juste pour le plaisir, c'est important.

Quelles sont les valeurs que vous tenez à lui transmettre?

La curiosité, surtout. C'est important de s'intéresser à tout et de donner son opinion en connaissance de cause, après avoir vécu des expériences diverses.

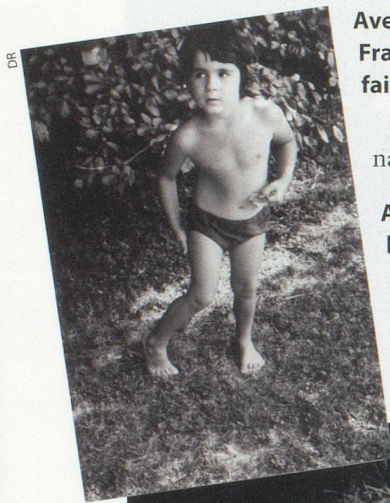
Et celles que vous avez reçues?

La prudence et la modestie de ma mère, on l'a dit. Et aussi sa fantaisie. Comme elle avait reçu une éducation déstructurée, elle avait beaucoup de fantaisie.

Vous avez interviewé de nombreuses personnalités au cours de votre carrière. Quelles sont celles qui vous ont le plus marqué?

En général les gens qui ont une marque de fabrique, comme Depardieu ou Gorbatchev, c'est-à-dire ce type de personnes qui sont très originales, dont chaque phrase, chaque mimique leur est propre.

L'image que renvoie de vous la télé est celle d'un quadragénaire BCBG, bien sous tous rapports. Pouvez-vous avouer au moins un défaut, pour consoler ceux qui n'ont ni votre physique de gendre idéal, ni votre brillant parcours?





Wolodja Jentsch

Malgré sa longévité à l'écran et sa popularité, Darius Rochebin ne se repose pas sur ses lauriers: «Pour interviewer Mahmoud Abbas, à Berne, j'ai dû poireauter trois à quatre heures, supplier pour obtenir une entrevue. Comme il y a vingt ans, quand j'ai interviewé Arafat...»

Mais j'ai plein de défauts, au mental et au physique! Ma femme trouve que je suis très désordonné. Elle m'engueule parce que je ne range pas mes habits dans l'entrée! Je suis quelqu'un d'assez ambitieux, mais j'ai aussi un esprit assez égalitaire. Il y a toujours un intérêt à trouver chez chacun. Je n'aime pas classer les gens entre «intéressants» et «cons». Les prétendus «cons» souvent vous surprennent par un talent méconnu, alors que tel ou tel grand banquier, diplomate, politicien a obtenu son poste en étant juste au bon endroit au bon moment, avec le bon piston. Je l'ai souvent expérimenté!

Vous avez perdu 20 kilos l'an passé. Au lendemain des fêtes, avez-vous un conseil à donner à nos lecteurs sur ce point?

Beaucoup de poisson, de viande maigre, de riz, de légumes. J'ai surtout compensé le manque de calories par une très grande variété d'aliments.

Vous êtes-vous aussi astreint à ce régime pour des raisons d'image?

Non, je me sentais très enrobé, j'avais envie de retrouver la ligne. C'est vraiment la volonté qui fait la différence. Je voulais le faire depuis longtemps, mais ça ne marchait jamais. J'étais un très gros mangeur. Maintenant, je sais apprécier une bonne viande sans me resservir cinq fois et déguster un carré de chocolat, sans avaler toute la plaque!

Dans vingt ans, vous vous imaginez comment?

J'espère être aussi intéressé par ce que je fais, aussi curieux. Roger de Diesbach (*ndlr: ancien rédacteur en chef du quotidien «La Liberté»*) m'a dit un jour: «Une réputation ne se joue pas sur un ou deux coups». C'est pour ça que j'aime l'idée de la durée. Napoléon appréciait Turenne parce que, disait-il, il gagnait en audace avec l'expérience, alors que l'on a souvent tendance à s'embourgeoiser et à rester sur ses acquis. J'admire les carrières de ceux qui arrivent à se renouveler, comme Philippe Gildas (*ndlr: journaliste et ancien présentateur à Canal+*).

Etre vieux, cela signifie quoi pour vous?

Ce n'est pas une notion très présente à mon esprit. Mais j'aime beaucoup discuter avec les ados et les retraités. Leurs conversations sont plus gratuites que celles des gens de mon âge, du monde du travail, qui se révèlent d'un triste ennui, car ils sont trop accaparés par leurs tracasseries. En général, les gens parlent beaucoup trop de leurs problèmes. Mieux vaut ne pas les imposer aux autres.

Avez-vous encore un vieux rêve, un projet à réaliser?

Comme j'ai beaucoup de peine à partir, parce que j'ai toujours un travail à finir: des voyages, simplement. A Rome, à Venise, en Provence. Je lis souvent des guides, faute de pouvoir m'y rendre physiquement...

Propos recueillis par Sandrine Fattebert Karrab